

plus admirable. Et cette grande fête du 3 Juin ne constitue pas seulement une éclaircie momentanée et fugitive au milieu des douleurs du présent et des menaces de l'avenir, c'est le commencement d'une ère nouvelle, le gage assuré du triomphe prochain et définitif de l'Église.

Oui, le règne des spoliateurs sera éphémère, l'unité italienne des Cavour et des Garibaldi passera; elle n'est déjà plus qu'un fantôme de monarchie aux ordres d'un parlement républicain; avant peu elle aura disparu de la scène du monde et sur sa tombe déshonorée l'historien pourra graver, en guise d'épithète, cet article du Décalogue: "Tu ne voleras point. *Non furtum facies.*"

La main de Dieu atteindra les autres grands coupables qui siègent avec une insolente sécurité sur leurs trônes, ou qui dirigent en ce moment les destinées des peuples; leurs empires et leurs royaumes, établis sur l'injustice et la violence, leurs sociétés fondées sur la révolte et sur l'athéisme crouleront avant qu'une pierre ne se détache de l'édifice sacré.

Courage donc et confiance inébranlable! Vivant au fond des vallées, nous sommes encore plongés dans les ombres de la nuit, mais le saint vieillard qui prie sur la montagne aperçoit déjà, de son regard de prophète, les premiers feux précurseurs de l'aurore. Il nous dit de prier et d'espérer; obéissons et croyons, c'est Jésus-Christ lui-même qui parle par la bouche de son Vicaire.

3 Juin 1877.

UNE FÊTE ROMAINE SOUS NÉRON.

Au moment où les regards de l'univers entier sont tournés vers Rome, au moment où tous les catholiques assistent, au moins en esprit, aux augustes cérémonies qui se déroulent dans la Ville Éternelle, il n'est pas sans intérêt d'exhiber à nos lecteurs une fête romaine d'une autre époque. De grands enseignements résultent de cette comparaison: elle nous fait voir où le monde en était avant le triomphe du christianisme et où il retournerait inévitablement, s'il suivait les maximes des faux apôtres du *progrès moderne*.

Cela posé, commençons notre récit.—Néron, voulant célébrer l'anniversaire de son avènement au trône, convia un jour tous les Romains à une fête magnifique. Ce peuple voluptueux qui ne rêvait que plaisirs et spectacles, accueillit avec le plus vif empressement l'invitation du César et se rendit en foule à l'amphithéâtre Flavien, lieu habituel des réjouissances publi-

L'empereur en personne présidait à la solennité. Elevé sur un trône recouvert de pourpre et de damas, il dominait tout l'amphithéâtre dont les galeries et les gradins regorgeaient de spectateurs. Au moindre de ses signes, à un simple geste d'obséquieux courtisans courbaient le genou et demandaient, le front dans la poussière, la faveur d'exécuter les ordres du "Maître du monde." Bientôt la trompette se fait entendre; tout rentre dans le silence et l'empereur, se levant avec une arrogante fierté, prononce une harangue hypocrite dans laquelle il porte aux nues ses fidèles sujets, tandis que, dans sa pensée, il les foule aux pieds comme un vil troupeau d'esclaves.

Néron se rassied et aussitôt deux hommes d'une taille gigantesque, bardés de fer de la tête aux pieds, se présentent dans l'arène. Après avoir croisé leurs épées et accompli, selon la coutume, plusieurs rites aussi bizarres que ridicules, ils s'éloignent rapidement puis s'élancent l'un sur l'autre avec impétuosité. Le fer gémit sous les coups du fer, les épées s'émousent, bientôt elles se brisent, elles volent en éclats et les deux athlètes, privés de leurs armes, s'étreignent dans leurs bras nerveux et roulent sur le sol en vomissant le sang. Ils se frappent à coups redoublés; un râle entrecoupé s'échappe de leur poitrine haletante et ce combat sans nom se continue, implacable, horrible, jusqu'à ce qu'enfin l'un des deux, prenant le dessus, met le pied sur la gorge de son adversaire et demande à la foule quel sort elle lui réserve: "QU'IL MEURE!" Tel est le verdict du peuple-roi. Le terrible gladiateur ne se le fait pas répéter, il enfonce son talon de fer dans l'estomac du malheureux vaincu, lui coupe la tête qu'il place sur un tronçon de lance, et, porteur de ce hideux trophée, il fait trois fois le tour de l'arène aux applaudissements frénétiques des spectateurs. Une place lui est assignée aux côtés de l'empereur en récompense de sa bravoure et de son adresse.

La vue du sang ne manque pas d'exciter, comme à l'ordinaire, chez ce peuple dégénéré, un délire enthousiaste et une joie féroce. Un autre combat est annoncé, on le réclame à grands cris. Le signal se donne enfin, les spectateurs impatients se calment aussitôt. Le spectacle promet des émotions extraordinaires. Cinquante esclaves, séparés en deux camps et rangés en bataille, entrent dans l'amphithéâtre par deux issues opposées. Néron, voulant donner à ses sujets la représentation d'une guerre à outrance, avait promis la liberté au parti vainqueur. Il savait qu'à cette condition la lutte serait acharnée et que la plupart des combattants resteraient sur le terrain. C'était là son seul but; il l'atteignit parfaitement. Après un quart d'heure d'un combat où toutes les furies de l'enfer semblaient s'être déchaînées, deux hommes, ou plutôt deux tigres à face humaine, foulant un monceau de cadavres, criaient victoire, et recevaient les couronnes que le peuple leur lançait du haut des galeries. C'était pour cette vile populace, abruti par les orgies et la débauche, un spectacle grandiose que cette boucherie humaine, cet amas de corps meurtris dont quelques-uns, encore animés, faisaient entendre des hurlements de désespoir et demandaient, en se tordant dans d'atroces souffrances, qu'on